

L'habitant de Lancaster

FRÉDÉRIC PARENT, *Un Québec invisible. Enquête ethnographique dans un village de la grande région de Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015, 280 pages

Martin David-Blais

Volume 10, Number 1, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79428ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

David-Blais, M. (2015). Review of [L'habitant de Lancaster / FRÉDÉRIC PARENT, *Un Québec invisible. Enquête ethnographique dans un village de la grande région de Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015, 280 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(1), 18–19.

L'HABITANT DE LANCASTER

Martin David-Blais
Université St-Paul

FRÉDÉRIC PARENT

UN QUÉBEC INVISIBLE.
ENQUÊTE ETHNOGRAPHIQUE
DANS UN VILLAGE DE LA
GRANDE RÉGION DE QUÉBEC
Québec, Presses de l'Université Laval,
2015, 280 pages

Dans ce livre, Frédéric Parent, jeune professeur à l'UQAM, présente les résultats d'une enquête ethnographique dans un village non loin de Québec. On le nomme Lancaster, mais il s'agit d'un nom fictif destiné à masquer la véritable identité des membres et institution du village observé. L'auteur a mené entre 2005 et 2008 une enquête de terrain au sein de cette communauté semi-rurale. Il a procédé à un long travail d'observation tout en menant de nombreuses entrevues. Le livre est structuré comme suit: après avoir fait un survol historique de la fondation et de l'évolution du village (lequel exposé est du reste fort bien mené), l'auteur nous offre trois descriptions synthétiques de la vie à Lancaster, soit la réalité paroissiale, la réalité économique et la vie politique.

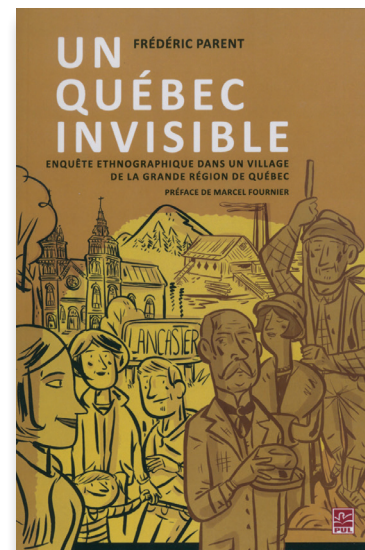
L'intérêt premier de l'essai réside dans la description des rapports entre groupes; néanmoins, l'effort d'observation déployé par l'auteur apporte beaucoup d'informations quant aux pratiques quotidiennes dans chacun de ces trois domaines. Prenons le cas de la vie de paroisse. Parent montre bien que la vie religieuse à Lancaster est désormais l'affaire d'une minorité et que l'Église actuelle ne se déploie plus guère sur une base paroissiale, mais plutôt dans un espace régional (cela n'est pas sans susciter des enjeux lourds). Il nous montre que le travail des prêtres, jadis au cœur de la vie de l'ensemble de la municipalité/paroisse, se situe beaucoup plus en marge de la réalité communautaire et qu'il est avant toutes choses une affaire d'alliances au sein des milieux pastoraux (cela aussi crée des enjeux lourds). On apprend d'autre part que les femmes occupent depuis assez longtemps une place importante dans les diverses instances pastorales régionales. Dans le même ordre d'idées, l'auteur nous apporte beaucoup d'informations sur la transformation de la production agricole à Lancaster et décrit avec passablement de détails les défis que cela peut poser aux individus producteurs. Il est alors question de technologie, de rapports entre producteurs et professionnels, d'associations de producteurs, de réglementation environnementale, d'accès aux marchés, de montages

financiers. Il est aussi question de rapports entre hommes et femmes producteurs au sein des unités de production et d'identité occupationnelle. Bref, le livre de Parent regorge d'observations fines, de descriptions précises et de morceaux d'analyse bien ciselés. Le livre a l'allure d'une thèse de doctorat transformée en un ouvrage de presses universitaires, mais l'effort de conversion est tout à fait réussi. On a là une belle monographie, utile, bien documentée et fort agréable à lire.

L'intérêt premier de toute monographie bien faite vient de ce qu'elle oblige les lecteurs à jeter un regard attentif sur une réalité spécifique négligée, provoquant du coup la réorganisation d'un certain nombre de représentations plus large.

Selon moi, l'auteur a fait trois paris en entreprenant son enquête. Le premier est d'ordre méthodologique: il voulait montrer que le contact qualitatif prolongé avec une collectivité précise est une démarche sociologique éminemment valable, tant du point de vue inductif (l'observation soutenue peut nous apprendre beaucoup de choses que l'on ne pourrait trouver autrement) que du point de vue de la vérification d'hypothèses. Le second pari est davantage théorique: Parent voulait fonder par l'observation l'idée qu'un village comme Lancaster constitue en quelque sorte une entité globale laquelle porte en son sein une structure relativement stable. Le troisième pari consistait à vouloir montrer que les idées véhiculées dans un tel espace social, peu importe qu'elles soient politiques ou religieuses, procèdent du mode de vie de ses habitants et du système de places qui y prédomine. Au début du livre, l'auteur donne à penser qu'il entend nous expliquer pourquoi les gens de la grande région de Québec sont tenants d'un certain conservatisme individualiste sans pour autant se mouvoir dans un espace de vie archaïque ni être nourris d'une nostalgie absolument «déconnectée». À ce que je peux en voir, la promotion du livre a été faite sur cette promesse.

Le premier pari, je l'ai déjà laissé entendre, est gagné. L'auteur nous apporte une foule d'observations que l'on n'aurait pu obtenir autrement; en outre, il parvient assez bien à appuyer ce qui semble être son idée centrale avec une masse de matériaux amassés sur le terrain.



Le second pari est lui aussi gagné. Pour Parent, on l'a vu, Lancaster est une sorte de société globale. Par conséquent, les rapports de pouvoir et les enjeux se conçoivent d'abord en fonction des groupes présents et au sein d'un système de places dont on peut dire qu'il est singulier. L'auteur considère au surplus que ce système tend à se reproduire et qu'il structure dans une grande mesure les pratiques observées dans les divers secteurs d'activité. J'irais jusqu'à dire que Frédéric Parent a fait de ça, sans le révéler explicitement, une sorte d'hypothèse. Et à celle-ci il en aura jouté quelques autres:

- les rapports sociaux primordiaux sont des rapports de groupes qui se sont constitués et se reproduisent dans l'occupation du territoire, la maîtrise de secteurs économiques et le contrôle politique de la vie du village;
- la compréhension de la réalité sociale des groupes commande l'articulation d'au moins trois ordres de réalité: les groupes, le territoire et la famille.

Je ne me sens pas disposé à dire que tout cela est absolument fondé, mais la démonstration est néanmoins fort convaincante. Il y a beaucoup de sens, au vu des matériaux amassés, à penser Lancaster comme un faisceau unique et relativement pérenne de rapports sociaux, à accorder une place centrale aux groupes et à lier groupe, famille et territoire.

Le troisième pari réside dans la conviction que l'étude des conditions de vie et des rapports de pouvoir nous donnera une clé pour l'explication des idées, que ce soit les conceptions de la religion ou l'adhésion à une sorte d'idéologie conservatrice féroce-ment individualiste. À mon avis toutefois, cette dernière gageure n'est pas vraiment gagnée. J'accepte volontiers que l'auteur puisse faire valoir l'existence de liens entre la place qu'on occupe en tant que membre d'un groupe donné au sein d'un ensemble donné et les idées auxquelles on souscrit en général, mais le propos ne va finalement pas tellement plus loin que l'établissement de

VOIR INVISIBLE

suite à la page 19

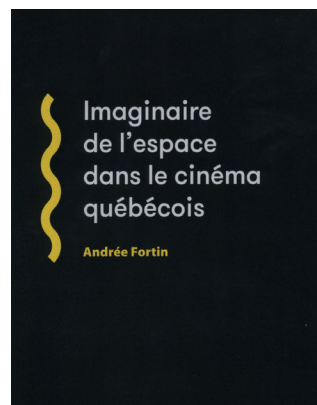
INVISIBLE...

suite de la page 18

corrélations (au sens large). Par exemple, on ne sort pas de la lecture avec une idée très précise de ce qui fait que certains individus appartenant à tel groupe adhèrent à une conception assez passiviste et peu spiritualiste de la foi alors que les individus appartenant à tel autre groupe tendent, eux, à souscrire à une conception nettement plus ouverte. Je n'ai par ailleurs pas du tout le sentiment que j'en aurai beaucoup appris sur le fameux conservatisme de Québec même si l'auteur nous aura fait des promesses en ce sens et qu'il annonçait le recours à conception «matérialiste» des idées et idéologies. Je retiens tout au plus cette idée des gens qui vivent l'essentiel de leur existence économique, et qui sont enracinés depuis des générations dans un territoire précis, ont fortement tendance à être individualistes, à se méfier de l'État et des interventions extérieures. Mais voilà qui n'est peut-être pas si mal... Il suffit d'avoir en mémoire tout le mépris que l'on a nourri au sujet du créditisme ou encore au

sujet de l'affaire d'Hérouxville pour évaluer la force des préjugés des urbains envers un certain conservatisme rural.

Cette réserve étant faite, je ne boudrai pas mon plaisir. L'intérêt premier de toute monographie bien faite vient de ce qu'elle oblige les lecteurs à jeter un regard attentif sur une réalité spécifique négligée, provoquant du coup la réorganisation d'un certain nombre de représentations plus large. L'ouvrage de Parent ne fait pas exception et m'aura amené à reconfigurer dans une certaine mesure ma vision de la réalité rurale au Québec et en Amérique. Il aura aussi attiré mon attention sur un type de recherche en sciences sociales que je croyais révolu, à savoir la saisie globale d'une entité sociétale quelconque. L'auteur a bien montré qu'il y a là une voie féconde. Une dernière remarque: l'illustration de couverture, un dessin de Paul Bordeleau dont on parle tant ces jours-ci, fait de ce livre un bien joli objet. ❖



ANDRÉE FORTIN

IMAGINAIRE DE L'ESPACE DANS LE CINÉMA QUÉBÉCOIS

Québec, Presses de l'Université Laval, 2015, 274 pages

Professeure retraitée du Département de sociologie de l'Université Laval, Andrée Fortin est spécialiste des liens entre culture et espace (physique, numérique, identitaire). Elle est également membre du Groupe interdisciplinaire de recherche sur les banlieues (GIRBa) de l'Université Laval, duquel émane le présent livre. Nouvel ouvrage de la sociologue depuis *Les intellectuels québécois et leurs revues* (Presses de l'Université Laval, 2006), *Imaginaire de l'espace dans le cinéma québécois* nous offre une analyse, ici, des représentations sociales (ou imaginaires) des espaces habités et de ceux qui leur sont périphériques (identité, déplacement, circulation, place et espace publics) à travers le cinéma québécois des années 1965 à 2010. Ainsi, à partir du cinéma comme art qui «reflète et façonne des imaginaires» (p. 4), comme art qui «interprète le monde et propose un regard» (p. 6), elle nourrit une réflexion sur les représentations sociales de la banlieue comme espace de vie par rapport à la ville.

Cette étude ambitieuse est construite autour d'un corpus impressionnant, composé de quelque 270 films de fiction de langue française, aussi bien des œuvres commerciales que des films d'auteur d'ailleurs (choisis surtout selon leur disponibilité). La grille d'analyse développée par Fortin est efficace et opératoire. Elle porte sur «des éléments objectifs, montrés ou dits», mais surtout sur «la façon dont ils sont connotés (positivement, négativement, ou non connotés)» (p. 19). Elle retient ainsi les lieux de l'action, les personnages impliqués, les transports, la mobilité et les communications, la temporalité, les propos, le jeu de couleurs et les plans de même que la bande sonore. Autrement dit, Fortin évite habilement le piège de la désincarnation du film comme document distinct en retenant dans son analyse des éléments caractéristiques du médium, soit la construction de l'image et du son. Au surplus, elle propose souvent, au cœur de sa démonstration, des illustrations (couleurs, rien de moins!) tirées des films étudiés, ce qui confirme la maîtrise du médium.

L'ouvrage est divisé en trois parties succinctes consacrées respectivement aux espaces habités (ville, banlieue, campagne), aux voies de passage et marqueurs d'espace (moyens de transport, voyage) et enfin aux espaces identitaires et intersubjectifs.

Dans la première partie du livre, Fortin explore notamment l'évolution de la représentation des banlieues dans le répertoire cinématographique québécois. Elle y montre qu'à mesure qu'on progresse entre les années 1970 et 2000, «la banlieue apparaît de plus en plus comme le lieu "par défaut" de la vie de famille», qu'elle devient «de plus en plus "centrale" dans la représentation de l'espace habité» (p. 121). Si les villes (surtout Montréal et Québec) sont bien identifiées et identifiables à l'écran, les banlieues sont toutefois impersonnelles. Dans la seconde partie portant sur les déplacements entre les espaces, Fortin examine notamment la représentation des ruelles, des ponts, des autoroutes et des voitures. Alors que les ponts sont, pour l'auteure, une métaphore de la mort ou de la renaissance d'un personnage, les autoroutes symbo-

lisent la fuite. La voiture a également une fonction identitaire: «elle peut définir ou détruire l'identité de son propriétaire/conducteur.» (p. 181) Dans la dernière partie, Fortin analyse entre autres l'imaginaire de la place publique, qui prend «figure de courtepoin» (p. 241) puisque chaque créateur/réalisateur «s'y révèle dans sa spécificité».

Le principal problème de l'ouvrage réside en mon sens dans la difficile conciliation entre l'analyse empirique d'un corpus cinématographique et la présentation des résultats. En multipliant ainsi les films (passage obligé), il devient impossible d'approfondir chacun d'eux ne serait-ce que par un résumé ou une contextualisation de production (réalisateur, scénariste, etc.). Cela devient, du coup, la principale difficulté d'une analyse cinématographique sérielle: intéresser à la fois le spécialiste, qui a vu les films étudiés, et le néophyte, qui ne les a peut-être pas (tous) vu. Au final, les œuvres semblent malheureusement s'effacer au profit d'un discours sur celles-ci, alors qu'elles devraient plutôt prendre vie à travers ce discours. Mais comme le précise Fortin à la toute fin, l'analyse se veut en partie exploratoire: «les chercheurs en sciences sociales travaillent peu avec les images. [...] Aussi, j'avais peu ou pas de modèles d'analyse sur lesquels me baser» (p. 243). La grande qualité d'écriture de l'auteure, qui sait rendre la démonstration fluide et digeste, vient tout de même pallier ce (léger et inévitable) problème.

Il aurait été aussi souhaitable que Fortin ajoute le répertoire documentaire à son corpus, bien qu'elle s'en défende d'entrée de jeu: «le documentaire pose à l'analyse de l'imaginaire des questions différentes de la fiction» (p. 11). En opérant une scission entre les deux genres (fiction et documentaire), son étude donne à penser que les documentaires ne sont pas, ou sont moins, porteurs d'imaginaire que les films de fiction.

Ceci dit, pour l'étudiant ou le chercheur (visiblement le public visé), une telle étude est réjouissante. Outre le livre du politologue Christian Poirier sur l'imaginaire filmique, *Le cinéma québécois: à la recherche d'une identité?* (tome 1, Presses de l'Université du Québec, 2004), bien peu d'ouvrages scientifiques proposent une telle analyse sérielle du corpus cinématographique québécois. L'angle de l'imaginaire de l'espace est intéressant et porteur de sens. À la lecture de cette étude, force est de constater que c'est d'ailleurs une dimension fondamentale et caractéristique du cinéma québécois.

Imaginaire de l'espace dans le cinéma québécois comble ainsi un vide dans l'historiographie du cinéma québécois et de belle façon. L'impeccable travail d'édition, les illustrations couleurs ainsi que la grande qualité d'écriture de l'auteure en font un ouvrage agréable et nécessaire.

Marc-André Robert

Professeur en documentation, Collège de Maisonneuve